

Lionel Bourg

Un berceau dans la pierre

1

C'était, cela demeure un monde.

Des pierres puis, semblables à des ossements, de frustes échinés minérales, des doigts ou des plantes griffues que la chaleur dessèche.

Quelques parcelles d'argile.

Des marnes plus ou moins compactes, jaunes, rouges, verdâtres, dont les croûtes et les sables se mêlent à la caillasse disséminée par la garrigue.

Des schistes, vers l'ouest.

Des gisements de syénite, qui s'épuisent en arène ou résistent aux outrages des intempéries. Du gypse que l'on exploitait jadis. Des fours à chaux. Du calcaire.

Une quarantaine de maisons qui s'adossent aux versants rugueux de la combe.

D'innombrables murets tavelés de lichens jaunâtres, de taches brunes, aussi, dorées çà et là, pareilles à celles qu'un enfant observait sur les mains de son père quand, avec mille précautions, le vieux roulait la cigarette de tabac gris qu'il fumerait après le repas en silence.

Des chemins cahoteux.

Trois ou quatre bâtisses ruinées à l'orée d'un bosquet.

Des chênes. Des pins et des figuiers, des cyprès ou leurs flammes

captives autour des sépultures, des jardins protégés par des treillis de roses.

Des ombres, qui masquent parfois de longues plaies.

Des arbustes à peine capables d'opposer aux bourrasques leurs bras de vieillards que les gamins — j'en aperçois qui jouent au football devant un porche —, ne savent plus aimer.

*

Un monde...

Du sel.

Des mirages auxquels chacun voudrait croire, une espèce de peau, peut-être, ou des chagrins, des songes, des passions anxieuses et, quelquefois, impromptue, violente quand les vents se déchaînent, de la pluie.

Des champs, rares.

Des vignes. Tout une marqueterie d'enclos que ceignent les parpaings accumulés par les défricheurs.

Des dolines, dont celle du Pla, la plus vaste, la plus fertile.

Des hameaux sur quelque invisible frontière et comme s'échelonnant aux confins, aux limites de siècles ou de façons de vivre qui ne sont plus.

Des stèles.

Des vestiges et des enclaves funéraires, les tours du télégraphe Chappe, des zones urbanisées ou les chapelets de constructions destinées à la location estivale, des plages, des lotissements, des terrains de camping.

Des cistes, dès le mois de mai, dont les pétales froissés frissonnent à l'air que brassent les pales des éoliennes, sur une crête.

Du liseron. Des amandiers.

Des genêts scorpions et du pavot, de la mauve entre les capitelles.

Un monde.

Rien qu'un monde. C'est bien ça.

On y marche sans éprouver jamais que la brûlure d'exister, l'œil perdu à l'horizon lorsque s'estompent au loin les collines, du sang perlerait-il chaque soir à la surface de la mer où le soleil déjà n'est plus qu'un grand corps mutilé.

Rester ? Partir ?

On hésite.

Prend dans sa paume un caillou, parce qu'il se trouve là, disponible, tranchant ou plus arrondi, plus féminin que les autres, qu'il devrait convenir, faire l'affaire comme on dit, de sorte que l'on résiste difficilement à l'envie presque naïve de briser la vitre ni tout à fait terne ni tout à fait limpide du ciel.

Mais il est lourd, si lourd, ce caillou.

On le lâche aussitôt. Qui tombe. S'immobilise près d'un bouquet de thym ou d'une touffe d'herbe.

La fraîcheur enveloppe la campagne.

On se retourne. Revient sur ses pas. Regarde les montagnes qui se dessinent encore par la brume bleutée, la contemplant une fois de plus, cette image.

— *C'est beau, hein !*

La voix me fit sursauter.

Un type s'était approché, que je reconnus pour avoir bavardé avec lui, hier, au café — *Chez Denis* — devant un verre de vin rouge.

— *Ça n'suffit pas, n'empêche : la vie n'est pas une carte postale. Et puis, j'en ai coltiné, de la terre...*

poursuivit le bonhomme.

Il s'exprimait lentement, choisissant, dans son vocabulaire, des termes susceptibles de bien le faire comprendre :

— *Pouvez la creuser, et la fouiller, la besogner autant que vous voudrez, elle a toujours le dernier mot, qu'elle soit poisseuse, gluante après les déluges, ou dure, plus dure que du béton...*

On s'y casse le dos.

Lui flanque des coups de pioche qui tueraient une mule.

Rien n'y fait. Elle commande. Allez... Elle décide.

Et même s'il arrive qu'on la caresse — c'est pas facile à expliquer, non, pas facile... —, on ne s'y abandonne qu'à bout de fatigue, lorsque la nuit descend et qu'une main pleine de clous, il aimait bien dire ça, mon grand-père, il en avait plaisir, s'ouvre soudain dans l'obscurité...

On s'en sortait comme on pouvait, à l'époque.

Lui, il ne possédait que ses bras. Des bras à vendre ou à louer, au fil des tâches saisonnières.

Le gars souriait.

Il me salua, effleurant d'un geste furtif sa casquette.

Je fus seul à nouveau. Les bras ballants à considérer ce que l'on ne parvient à désigner, qui est d'émeraude, un peu, de voiles ou de tentures laiteuses d'un bord à l'autre du paysage, d'égratignures, d'ecchymoses, le moindre nuage comme les vastes migrations des brouillards montrant, à faible altitude, des lambeaux de chair tuméfiée que la tramontane tourmente.

Mon cœur ne s'en serra que davantage.

À l'heure de me remettre en route, le parfum du chèvrefeuille dans la cour de quelque bergerie, très à l'écart du village, me troubla, remuant en moi de tendres mais douloureux souvenirs : les émotions n'obéissent pas à la raison commune.

Sans plus flâner toutefois, je rejoignis le vallon, marquant une pause à son échancre.

Une source devrait couler, ici.

On se pencherait sur elle.

Cueillerait son onde tout en rêvassant d'improbables rencontres. Se redresserait, scruterait, se retournerait, sachant que — il me l'avait assuré, l'étrange promeneur — c'est dans ces parages que vivent et s'amuse les fées :

— *Enfin, c'est ce qu'on prétend...*

S'il faut prêter l'oreille aux fables, ces demoiselles se réuniraient plutôt en bordure de l'étang, dans une grotte qui possède plusieurs entrées, plusieurs bouches, plusieurs orifices, bref, vous voyez où l'on veut en venir...

Elles y pénètrent, en sortent à leur guise.

Veillent sur les âmes errantes, jettent des sorts ou maudissent celles et ceux qui passent à proximité de leur trou.

Pas d'humeur charmante, les mignonnes...

La coutume voulait d'ailleurs autrefois que les jeunes femmes logent aux abords de la grotte offrandes et statuettes, afin de les amadouer. Les anciens — mais ils en rajoutent —, soutiennent que, de leur temps, elles étaient belles à se damner et que certains villageois, certains notables, leur rendaient à la brune de fort galantes visites.

Bah ! Les gens mordent aux hameçons qui les tentent...

Moi, je n'ai qu'une certitude : c'est de la blague, des trucs de bonnes femmes, tout ça. Mais, bon, méfiez-vous... méfiez-vous quand même... on raconte qu'elles font les poches des touristes !

J'avais ri.

M'étais régalé de cette manière moins désinvolte qu'il n'y paraît de traiter les légendes.

Quant aux vacanciers, aux gros bonnets peut-être, pas question de les laisser sur leur faim : à l'enseigne de L'Alibi d'Ô, un « espace libertin » de Fitou propose à sa clientèle — couples et femmes seules uniquement — des embarquements pour Cythère réglables par carte bleue ou tout autre moyen de paiement. Décidément, cette modernité me navre ! Les fées, les magiciennes, les diseuses de bonne aventure ou les sorcières ne hantent plus les divagations des poètes. Ulysse drague des filles sur les réseaux sociaux et les Circé, les Nausicaa de cinquante ou de soixante-cinq ans fréquentent assidûment des clubs échangistes.

Elle salit tout, la société marchande...

— *Un coup de foudre...*

Y'a pas d'autre mot.

Qui dure. Qui persiste.

Tu débarques un matin, ranges tes valises dans une chambre d'hôtel ou chez l'habitant, ouvres une fenêtre après avoir tiré le rideau qui filtrait la lumière et, sans

prévenir — je me souviens, j'étais tellement surprise... —, tout se met en place : les collines, la mer, le village dans son maigre sillon, l'étang, le vent, les feuillages qu'une main semble frôler quand on ferme sur la chambre les volets de la nuit.

— Tu me diras que c'est idiot mais, ne rigoles pas, ça me fait penser aux lignes de la main, ce que tu racontes : on les suit du doigt, les interroge, se demandant si la vie bat vraiment à l'intérieur de cette ride, si l'amour sera au rendez-vous, et la chance...

Après tout, il en faut, des balafres, des cicatrices.

Et des lisières.

Des bornes qui — c'est bête encore, je m'exprime mal —, contre toute attente permettraient de plier bagage, de s'égarer.

On franchit un col. Entre dans une mesure. Plante un cerisier, de la sauge ou un oiseau de paradis. Retape la grange dont on a chaulé les murs. S'étend. Court. Gueule des tas de bêtises. Devient insomniaque à force de vouloir dormir à la belle étoile...

— Oh ça, quand j'étais jeune, je n'osais pas !

Une fille, pardi...

Et puis, avec l'âge, il y a comme de la lie qui se dépose au fond de soi. Ou de la boue. Des deuils et des joies. Les parents que l'on enterre. Les promenades que l'on entreprenait à vingt ans. Le garçon qui s'était enhardi un soir de bal. Et les enfants, les enfants surtout...

Du coup, cela me rappelle cette pauvre que l'on avait retrouvée au fond d'un puits, aux Cabanes.

Karine qu'elle s'appelait...

Tu comprends, toi ? Tant de méchanceté. Et ces viols. Ces crimes.

Ce n'est pas normal, non. Ce n'est pas normal...

— On n'y peut rien, tu sais...

L'horreur, la beauté, faut tout prendre, tout trimballer.

Le balancement des arbres à la brise du soir, la chienne qui nous guette, les courses folles comme les feux d'artifice du 14 juillet, les remords, les regrets...

Tu vois, quitte à me faire traiter d'imbécile heureuse toute fière d'être née quelque part, je les aime, ces toits imbriqués, cette nappe d'huile blonde sur le pays quand il se fait tard, et ces reflets, ces gouttes d'ambre qui coulent ou glissent lentement à même le bois des poteaux électriques.

C'est mon royaume. Mon domaine.

J'en connais tous les recoins. J'y ai grandi, heureuse, malheureuse.

J'y rendrai certainement mon ultime soupir, un pan de ciel ou des caillots de larmes sous les paupières.

Qu'espérer d'autre ?

Le cimetière est calme et, dans sa partie la plus ancienne, où repose ma famille, les cyprès s'unissent au-dessus des caveaux avec la grâce apaisante qui convient aux jardins des morts. J'y viens souvent. Il m'arrive même — ce n'est pas la foi qui me travaille, pour sûr —, d'y marmonner une prière...

— Au fait, tu te souviens du père Plancade ?

Jules.

Jules Plancade, l'ermite.

On l'avait aidé à rebâtir la chapelle mais, comme il s'auréolait d'une fichue réputation, des jeunes d'un peu partout prirent assez vite leurs quartiers dans sa crèche, afin d'y fêter le solstice ou, sous prétexte de piété, naturellement, de partage et de fraternité, d'évangile selon le fromage de brebis, le chanvre et la sainte bouteille, y sacrifier à de voluptueux rituels.

C'est qu'il était un peu spécial, le bougre...

Qu'il ne crachait pas plus sur le 13 degrés vendangé aux veines du sauveur que sur la bagatelle.

Et ses diatribes !

Saint Jean, Che Guevara, pour lui, c'était le même tonneau, la même apocalypse promise aux détenteurs de la richesse. L'argent, le pouvoir, tout y passait.

Alors, tu comprends, quand on s'arrête un peu, vivre, mourir, gagner son pain à

*la sueur de son front ou batifoler avec les cigales, quelle importance ? Tout pèse.
Tout compte.*

La vaisselle.

Les cris.

Le ménage.

Les aubes qui vous tranchent la gorge.

La ruée des camions sur l'autoroute.

Les lessives.

Le goût de miel ou de pain d'épices des figues gorgées de soleil.

Les baisers volés et les romans d'amour dévorés en cachette.

Les veillées de Noël chez les grands-parents, les oranges, les fruits confits ou les friandises dans les chaussures alignées près de la cheminée.

Les gendarmes et les voleurs de dix ans à la sortie de l'école.

Le pépiement des moineaux.

Les grossesses que l'on n'a pas véritablement désirées.

L'orage qui verse des torrents en moins de vingt minutes.

Les rires. Les sanglots.

L'homme dont la fille avait été emportée par la crue, qui, sans explication, sans rien demander à personne, se mit à relever les capitelles.

Le 13 août 1794, Guillaume Mirabel, général de brigade, meurt à la bataille de Saint-Laurent-de-la-Mouga, une balle lui fracassant la tête tandis qu'il taillait en pièces une colonne espagnole.

Le militaire n'en était pas à son premier fait d'armes.

— *Drôle de paroissien !*

s'exclama mon informateur maintenant attiré, plus enjoué que de coutume. Pour ne rien dissimuler, nous nous étions engagés dans une étude hautement comparative, dégustant différentes appellations de muscat au bistrot où nous avons désormais nos habitudes. Mon compagnon n'étant pas avare, je n'eus aucun mal à le lancer aux troussees du plus glorieux des natifs de Fitou :

— « *Moustachou* » ! *Le général Moustachou !*

Quelle histoire !

Il était né en 1744, je crois, et s'il avait été dragon dans le régiment de Languedoc, il avait ensuite rejoint le corps des douanes, vers 1780, comme gratte-papier, employé de bureau dans le secteur d'Agde : vous parlez d'une carrière !

Enfin...

On le retrouve, sous Robespierre, Lieutenant de la Cavalerie Nationale des départements de l'Hérault et du Gard, élu par les représentants du peuple. La tourmente révolutionnaire lui convenant parfaitement — dame ! il ne dissimulait pas ses convictions —, il devint dans la foulée Capitaine-instructeur de toute la Cavalerie Nationale et de l'artillerie légère de l'Armée des Pyrénées-Orientales.

Il aurait été blessé plusieurs fois.

Des coups de sabre. L'un à l'épaule, un autre à la main, un troisième à la tête.

Je vous dis ça de mémoire mais, chez moi, j'ai un bouquin, avec une description du type. Je vous l'apporterai si vous voulez...

Le lendemain, fidèle au rendez-vous, il me proposa de persévérer,

avant toute consultation de l'ouvrage, dans nos études œnologiques. J'acceptai volontiers, les euphorbes, la grande fêrule et le réséda qu'un botaniste émérite m'avait montrés lors d'une excursion le jour même, n'ayant étanché que ma soif de beautés éphémères.

Rivesaltes, d'accord !

Frontignan, pourquoi pas ?

Nous en étions sournoisement à une cuvée de Lunel quand il me lut la page suivante, due à la plume du citoyen Griois :

« Je me rendis chez le général Mirabel qui m'avait engagé à dîner. Son extérieur avait quelque chose de rébarbatif, d'énormes moustaches noires ajoutaient à l'expression naturellement rude et sévère de sa physionomie. Un bonnet de police, un large pantalon et une veste dite carmagnole, le tout en velours cramoisi amplement galonné d'or, composaient son singulier costume. Il avait avec lui une femme dont les traits n'étaient guère plus doux, elle portait, elle aussi, un bonnet de police, et avait pour robe une espèce d'amazone, également en velours cramoisi. Jamais deux figures ne furent plus bizarrement accoutrées. Je sus bientôt l'origine du velours et des galons. Le général me dit qu'il avait monté sa garde-robe aux dépens des chasubles et des chapes d'une abbaye voisine et plaisantait sur la métamorphose qu'il avait fait subir à ces vêtements parfumés d'encens. Du reste, quoique tout à fait à la hauteur de l'époque par ses manières et son langage, il me parut très bon enfant. Il était d'une bravoure remarquable, même à une époque où cette qualité était si commune dans nos armées, et il en donna de nouvelles et dernières preuves quelques temps après dans une affaire où il fut tué. Le dîner que je fis avec lui et sa belle dans le sale réduit qui lui servait de Quartier Général n'était rien moins que somptueux, le morceau de

bœuf de la ration et le pain de munition en firent les frais, mais ils furent largement arrosés de bon vin et offerts d'une manière cordiale et franche qui inspirait la confiance et presque l'amitié. »

Un beau gaillard, à l'évidence...

Je l'imagine, le croque plus exactement, drapé de ses guenilles ecclésiastiques, magnifique et, volubile, charmeur, l'entends discourir sans fin, ne s'interrompant que pour rire des prêtres et des moines, des nonnes ou des abbesses, le verre à la main au moment de trinquer et de trinquer une nouvelle fois avec son extravagante compagne à la santé de la Révolution.

Tout droit sorti d'un roman de Balzac, d'Alexandre Dumas ou de Théophile Gautier, il tient avec grandiloquence du Colonel Chabert comme du Capitaine Fracasse, des personnages qui se bousculent ou ripaillent dans les truculents feuilletons que l'on publiait sous le Second Empire, de l'épopée, du théâtre et des cabotinages d'acteur du boulevard du crime autant que des circonstances inattendues qu'offre dramatiquement l'Histoire à ses trublions.

Mirabel...

Le patronyme n'est pas sérieux.

Il sent un peu trop le fruit.

La liqueur. L'ivresse. La jouissance.

On y devine des espiègeries et des défis lancés à tout un bataillon d'inquisiteurs, le vin que le général engloutissait rendant sans lésiner hommage au Bacchantes plantureuses comme au Silène ou au Dyonisos égalitaire de la République.

Un Père Duchesne, en somme.

Un sans-culotte au verbe dru, « foutre ! ça ira, ça ira, et ça ira

encore... ».

*

— *Tout ça pour, deux siècles plus tard, sonner à la porte d'un prix Nobel de littérature...*

Mon ami s'était fait sentencieux.

S'il confondait le héros d'un livre de Claude Simon avec notre spadassin — et il croisait le fer, Moustachou, dans la furie d'un champ de bataille à faire passer pour bagatelles les échafauds de Thermidor —, sa flèche ne se trompait pas réellement de cible, l'auteur des *Géorgiques* descendant d'une certaine Virginie d'Aubermesnil, née à Fitou elle aussi, d'un père qui deviendrait membre de la Convention.

Grenache ou carignan, sirah, mourvèdre ne sauraient mentir : la famille de l'écrivain possède plusieurs vignes à Salses. L'occasion faisant le larron, je dégusterai ce soir

— *Promis, juré !*

les nectars d'un homme que j'admire, dont je m'efforce de retenir la leçon :

« Eh bien, avait-il noté, lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser. »

Il y a quelquefois, de la coupe aux lèvres, beaucoup moins loin qu'on ne le suppose.

*

— *Vous êtes monté au château ?*

Vous devriez.

Ce n'est pas la collection d'armes et de costumes, pas les instruments de torture qui solliciteraient votre attention, mais la vue, les escarpements ou ces chicots qui soutiennent l'ensemble, et l'eau, là-bas, qui miroite, les gerçures de l'étang, la mer...

On en oublierait ces diables de moulins à moulin les kilowatts que l'on a dans le dos. Les oublierait ou les accepterait, les accueillerait comme des géants contemporains, des cyclopes, et des monarques, des chevaliers capables des plus nobles exploits.

Bon Dieu !

On en absorberait avec eux, de l'espace...

Question de se sentir moins stupide. Moins ridicule. Moins étroit.

Il eut une moue sibylline.

Je me taisais. Il racla sa chaussure sur un débris de ferraille, me regardant fixement avant de reprendre la parole :

J'y jouais, autrefois, je peux bien vous le dire.

Indien, j'étais Indien.

Sitting Bull. Crazy Horse ou Cochise. Nuage Rouge. Chef Joseph. Geronimo.

Je chevauchais un mustang. Tirais à l'arc. Dessinais des roues de feu sur le sable ou sur les rochers.

Ou bien j'étais Roland. Le Prince Noir. Le dernier des Cathares. Un troubadour. Un Sauvage. Le roi d'Aragon.

Aujourd'hui, je ne suis plus rien.

Comme vous.

On scalpe du mystère, tous les deux.

Sans poignard. Sans canif. Sans couteau.

5

— *C'est beau, hein !*

s'était-il exclamé lors de notre rencontre dans la garrigue, au tout début de mon séjour.

J'arrivais, ayant à l'esprit, caprice pas si déraisonnable pour qui ne trahit guère ses pénates et ne voyage qu'à bord de bateaux et de trains de papier, la Grèce plus que l'Espagne ou les Corbières. Clichés, sans doute, impressions scolaires, la petite musique des noms que l'on décortique à six ou sept ans sur une carte rythmait mes pas de sa chansonnette : Sporades, Mycènes, Thèbes, golfe de Corinthe, Delphes, Thessalonique, Péloponnèse...

C'est beau, oui.

— *Zut, zut, que c'est beau !*

eût bredouillé Marcel Proust.

Ce « zut, zut, que c'est beau ! » qui gicle aux lèvres chaque fois que l'on est ému par un paysage, du côté de Combray, de Méséglise ou dans une dépendance du labyrinthe vénitien, sur un rivage de la mer

du Nord, à Paris, au détour d'une ruelle de Marseille ou de Lyon, dans une forêt, au milieu du désert... à Fitou, ce jour-là...

— *Zut, zut, que c'est beau !*

L'expression jaillit dans les cahiers où s'ébauche *La Recherche*, avec un peu de pluie, beaucoup d'exaltation, des rires de bonheur et un « plaisir particulier », signale ce satané Marcel, « une sorte de profondeur, une réalité plus profonde », insiste-t-il, que celle proposée par l'aquarelle que l'on a sous les yeux.

Alors, zut, mais zut que c'est beau, ce lac ou cet étang, cette pierraille et ce sentier zigzaguant entre les chênes kermès, ces arbres de Judée, ces maisons, ces cristaux de calcite sur un rocher ou ces crochets que je distingue en plein ciel, où pendent des oiseaux dont les chants se sont tus.

Comment dire ?

On ne relève plus aucune différence.

Elles sont identiques, pétries d'une même matière, l'écorce des pins, la fontaine, la margelle du puits, la pulpe délicate des visages, la sensibilité. C'est là, simplement. On se tient à cet endroit précis comme s'il en allait d'un devoir, d'une nécessité...

— *C'est beau, zut, que c'est beau !*

On n'en démordra pas.

Elle est si belle cette rue morne pourtant, qui dénude sa mue de bas en haut du village. Ils sont si beaux, ces gosses avec leurs têtes à claques. Et ce clocher, cette pente ou ces escaliers que l'on gravit jusqu'au château, cette vieille femme, triste infiniment à sa lucarne,

figée, muette, incapable de répondre à mon signe amical et qui, depuis des années grommelle-t-on, ne concède qu'un très léger sourire aux remous de l'ombre et de la lumière.

— *On en crèverait...*

m'avoua-t-il.

Pierre, ou Michel.

André. Jean. Gilles. Marc ou cet initiateur effrontément anonyme.

— *Parce que c'est trop difficile.*

Qu'il y a eu trop de sang et qu'il ne s'efface pas d'un coup de serpillière.

Qu'ils étaient à portée d'appels, de gémissements ou de gestes, les camps où l'on parqua les républicains espagnols, et les communistes, les anarchistes, les Juifs, les Tsiganes, les Arabes...

Le territoire ne s'en est pas remis.

Pas plus ici que dans la montagne, sur la frontière et dans les villes hérétiques du Moyen Âge.

Cela sent encore le bâcher. La lâcheté. Et le taureau. La corne.

*

L'écoutant, je tournais dans mon crâne des vers de Charles Cros, né à Fabrezan, au nord du département, lequel dédia *Aux imbéciles* une poignée de strophes, dont celle-ci :

*Donc, gens bien assis,
Exempts de soucis,
Méfiez-vous du poète,
Qui peut, ayant faim,
Vous mettre, à la fin,
Quelques balles dans la tête.*

Que l'on me pardonne... Je vis avec des spectres.

Charles Cros, donc.

Et Guiraut Riquier, troubadour de Narbonne, dont je murmure incidemment la Sérénade :

*Jours, bien croissez à mon dam,
Du soir,
Me tuera le long espoir.*

Ou Joë Bousquet, cloué dans sa chambre de Carcassonne.

René Nelli, auquel on doit de lire encore Raimon de Miraval.

Les fantômes de la colonne Durrutti.

Walter Benjamin, qui se suicida à Port-Bou, un jour de septembre 1940 : les lieux que l'on visite, ceux où l'on s'arrête un instant comme les cités où l'on s'installe ne sont jamais totalement innocents.

Mais Fitou ?

Je me méfie des méditations qui teintent d'absolu certains lopins d'azur ou, parce qu'ils recèlent on ne sait quoi de tremblant, de précaire, sacralisent des bouts du monde au demeurant familiers, ces quelques arpents d'éternité conquis sur notre finitude entretenant un commerce douteux avec des croyances qui me sont étrangères.

Vrais, assure-t-on de ces lieux.

Authentiques.

Au point d'y reconnaître les loques d'une âme déployée parmi d'interminables ciels de traîne.

Je n'ai pas ce recours

Pas plus ici qu'ailleurs..

C'est que Fitou me fut, dès la prime escapade, une grande gifle de

vent, et qu'au sommet du col du Pré d'abord, juste sous les éoliennes, les rafales me cravachèrent comme jamais, qui ricochaient, soulevant des paquets d'écume au ras de la mer.

*

Sacs bouclés, j'ai rêvé de cerfs-volants.

Le village somnolait. Un haillon de plastique se détacha du buis qui l'avait agrippé, virevoltant çà et là.

Ce qui subsiste ainsi, brasille ou s'éteint des quelques journées vécues dans l'intimité du site, m'escorte mais ne m'encombre pas.

Il me faut rentrer.

Dormir. Me réfugier, ruminer dans mon antre.

Esquisser d'autres pas ou noircir d'autres feuillets, devrais-je, à ce rebord sans trêve éclaboussé du réel comme de l'imaginaire, cette oasis peut-être, ou cette sente qui conduit aux marches d'une contrée rétive, la certitude que, malgré d'insondables désirs et en dépit de toute dénégation, tout prodige, on n'a, quand le froid affûte sa faux puis que la pluie menace, quand on naît, quand on meurt, pour abri toujours plus provisoire qu'un berceau dans la pierre.